

Bus: ligne 4 et ligne 31

« Si vous demandez aux Liégeois d'où vient le nom de leur ville, vous aurez droit aux réponses les plus variées. Mais allez voir plutôt du côté des historiens : vous pourrez alors écrire un dictionnaire d'étymologie en deux volumes. A l'origine du nom « Liège » vous trouverez un fleuve (la légia), des marais (lutétia), des souris (lucot que l'on entend dans lucotaekia), un lion (leo), et pas n'importe lequel puisqu'il s'agit du lion de dieu (leodium), une terre publique (leudicus), et bien d'autres choses encore.

Quant à savoir ce qui justifie chacune de ces origines, on vous répondra laconiquement que tout dépend des sources. Et des sources, à Liège, justement, il y en a eu. Autrefois.

Autrefois, tout n'était que sources, ruisselets, ruisseaux, rivières et eaux qui dégingolaient des collines en chantant. Et si nos sources sont bonnes et vivantes, comme elles l'étaient alors, c'est ce chant qui a forgé la langue de ceux qui vivaient là. Car dans les temps anciens les choses du monde se glissaient dans la langue des gens. »

Le voyage de la ligne 4 présente cette singulière caractéristique : il peut commencer et s'achever n'importe où. Chaque point de départ peut-être, pour un autre, point d'arrivée¹. Le temps y tourne en boucle. L'histoire qui l'accompagne, dès lors, se décline comme une reprise, en ritournelle, de la même question : celle de l'origine.

Où est l'origine d'une boucle ? L'origine n'est-elle pas multiple dès lors qu'elle peut tout aussi bien être au début qu'à la fin, si tant est que ces termes aient encore un sens ? Et si tel est le cas, qu'est ce que l'histoire ? Qu'est ce qui fait histoire pour nous ?

Si, par exemple, le chant des sources, des marais et des rivières d'autrefois avaient forgé l'accent des gens qui vivaient ici, peut-on penser que notre accent prend encore aujourd'hui sa source dans ce qui était alors le paysage ? Et si les souris avaient donné à notre ville, outre son nom, son architecture, ne devrait-on pas leur rendre hommage ? Et ne nous faudrait-il pas sérieusement envisager que les souris sont les héroïnes injustement méconnues de toute histoire en général ? Et si le nom de notre ville était, à l'origine, l'invention d'un nouvel usage des langues, le bégaiement polyglotte ? Ne serait-il pas temps de réapprendre cet usage ?

Lucot, lutetia, leudicus, légia : Les racines étymologiques se mêlent, se prolongent et se ramifient. L'histoire se tisse, se brode autour d'elles, déplie de nouvelles feuilles, s'enracine autrement. Chaque proposition d'histoire traduit, sur un mode narratif, comme un écho métaphorique, le travail de Christine Mawet. On y recoud des morceaux fabuleux, on y ajuste des temporalités éparses, on les fait tenir par des bords improbables. Comme l'artiste, on cherche des traces, on invente l'oubli pour recréer la mémoire. Tout ne tient qu'à un fil qui réarrange ce que le temps a effacé.

Un thème commun unit le voyage de la ligne 4 et celui de la ligne 31 : chacune de leurs histoires explore, sur un mode différent, un rapport à l'enracinement. La ligne 4 *recrée* ce rapport et le fabule, la ligne 31 l'*inverse* radicalement.

Car sur cette ligne, celle qui lie la ville et la campagne, les végétaux abondent. Immobiles, patients, sans histoire, ils se prêtent à notre regard. C'est ce qu'on pourrait penser. Le voyage va subrepticement tout inverser. Et chaque étape, chaque histoire prend en charge, ici un retournement de certitude, là un déplacement du prévisible, là encore un léger basculement.

Une terre empoisonnée par les usines devient une réserve naturelle ; c'est la vie qui

¹ Le terminus n'est que simple convention, qu'on le déplace dans un sens ou dans un autre, cela ne change rien, ce qui arrive de temps en temps.

se nourrit des poisons et fait basculer le cycle mortifère ; le voyageur qui croyait regarder à travers la vitre devient celui qui fait paysage pour un autre. Nos racines sont notre histoire, dit-on souvent. Et si on donnait à chaque rue le nom d'un arbre, afin que les arbres deviennent de grands personnages ? Les évidences si familières cèdent doucement, sans qu'on y prenne garde.

Tout ce qu'on pensait enraciné va progressivement s'avérer ne pas tenir en place; tout ce qu'on pensait mobile se découvrira enraciné. Le voyageur est lentement pris dans cette inversion. On se rend compte que les plantes qui bordent le parcours viennent de loin, parfois très loin. Et qu'elles ont voyagé ; qu'elles ont envoyé, comme nous envoyions autrefois nos jeunes gens explorer et conquérir le monde, leurs graines aux quatre vents —à moins que ces vents ne soient au nombre de cinq, comme les saisons.

Le trajet de l'autobus juxta les voies de chemin de fer, on découvre que les graines ont emprunté la ligne bien plus souvent que nous ; elles suivent les locomotives, dans le sillage de l'air déplacé. Les plantes et les arbres ont tous les tours, ils arpentent le monde depuis que les habitants de ce monde courent, rampent et volent. Leurs graines se cachent dans les souliers terreux des voyageurs et marchent d'un bon pas, elles se nichent, pour quelques kilomètres, dans le système digestif des oiseaux, elles convoquent le désir des insectes et des butineurs, elles suscitent l'envie des hommes et des femmes de les ramener dans leurs jardins. Les plantes et les arbres sont les véritables arpenteurs du monde. Alors nous, qui nous croyions si nomades, ne sommes-nous pas les êtres les plus ancrés ?

Etrange paradoxe que nous offrent ces deux voyages, si différents et finalement si proches. Avec l'un, c'est en bougeant qu'on se découvre finalement bien attachés au sol. Avec l'autre, c'est en effectuant un voyage sans réel début ni fin qu'on retrouve, qu'on fait proliférer et qu'on déploie des origines et des racines.

Chercher les racines, ce n'est pas révéler un passé qui nous pré-existe. C'est apprendre à faire histoire, à saisir, à reprendre, à partir de traces, à broder. C'est connecter l'histoire avec des histoires, un passé fabuleux avec ce qui, à présent, le rend imaginable— chercher dans l'accent d'ici ce qu'il doit de musique aux sources et aux marais, dans l'aventure merveilleuse des souris une épopée dérisoire qui a donné son nom à la ville, dans les invasions barbares l'origine de la fête du 15 août et l'invention d'une drôle de langue. Voyager n'est pas tant partir, c'est croiser d'autres voies, d'autres usages des routes et des sentiers.

En somme, la ligne 31 nous dit que les plantes sont plus mobiles que nous. La ligne 4 lui répond : oui, sans doute ; mais nous sommes bien plus enracinés qu'elles.